

Livre. Un portrait à charge du journalisme politique qui frise la caricature.

Une plume épingle la presse

Bien entendu... c'est off

Daniel Carton, Albin Michel, 204 pp., 15 euros.

Cohabitation, intrigues et confidences. C'est avec ce premier ouvrage que Daniel Carton avait débuté, il y a trois ans, sa tournée d'adieu au journalisme politique. Le voici aujourd'hui qui revient pour un rappel au titre évocateur: *Bien entendu, c'est off*, allusion à cette formule dont abusent les hommes politiques pour glisser quelques confidences toujours intéressées à la presse avec l'impunité de l'anonymat. Venu à ce beau métier par idéal, grandi à la *Voix du Nord*, mûri à la *Croix* et désillusionné au *Monde* et au *Nouvel Observateur*, Daniel Carton a beaucoup vu, retenu. Et a été beaucoup déçu par les médias français dont la tare originelle est d'avoir été élevés dans la révérence aux puissants en général, aux politiques en particulier, et non comme un contre-pouvoir, à l'inverse des Anglo-Saxons. Héritage qui demeure en dépit des tentatives d'émancipation de ces trente dernières années, comme le montre encore ces jours-ci, la polémique sur tel reportage télévisé consacré à l'épouse d'un ministre de la République.

Pour avoir refusé de se soumettre aux usages d'un directeur d'hebdomadaire qui jugeait plus important de ne pas se fâcher avec un homme politique ami (Michel Rocard, mécontent d'une

information parue) que de soutenir son journaliste, Carton, lui, a rompu en conscience. Avec un milieu dont il dénonce depuis les travers. Il y met parfois de l'ironie navrée quand il décrit un monde de «faussaires» où le «plagiat» est la chose la mieux partagée: «*La presse française est devenue une grande surface où chacun vient se ravitailler sans vergogné le matin aux rayons de Libé et, depuis quelques années, du Parisien et le soir aux rayons du Monde*», résume-t-il. Mais c'est au journalisme politique dont il a été l'une des plumes qu'il entend surtout régler son compte. Il en dresse donc un portrait féroce, au risque, c'est la limite de l'exercice, de la caricature.

Convenons avec lui qu'il y a matière à s'émouvoir de certaines mœurs de ce que Barre appelait jadis le microcosme. Ce théâtre des ambitions où l'observateur, chargé de pénétrer et de raconter d'éternelles luttes de pouvoir, en vient parfois à oublier son rôle, à se laisser instrumentaliser, voire à se confondre avec ceux dont il doit rendre compte. C'est à ces dévoiements que s'en prend Carton. A ceux qui s'abandonnent sans les remettre en cause aux usages en cour. Règle du «off», tutoiement, copinage, services rendus, autant d'éléments à charge pour asseoir l'accusation d'une connivence

perpétuelle, d'une complicité généralisée entre politiques et journalistes. Parce que Carton a vécu la presse de l'intérieur, sa démonstration sonne souvent plus juste que celle de la «pensée unique» des médias faite, il y a quelques années, par des bourdieusiens qui ignoraient largement leur fonctionnement. Mais elle a aussi ses limites et ses outrances. Carton ne s'interroge pas sur le problème des «sources» et de la proximité entre journalistes et informateurs qu'elles imposent. Certains usages dénoncés ne sont pas preuves

accablantes. L'auteur en témoigne lui-même. Le tutoiement facile qu'il critique, il le pratiquait, ce qui ne l'a empêché en rien d'écrire honnêtement sur ceux qu'il tutoyait. La réalité est que l'homme de pouvoir, quel qu'il soit, est toujours dans une démarche de séduction pour avoir de bons papiers. Ne sont blâmables que les journalistes, et pas seulement

politiques, qui s'y laissent prendre, et en oublient leur travail d'investigation, au prétexte d'avoir de bonnes «sources». Tous ne tombent pas dans le piège. Et l'aveuglement collectif qui consistait à faire du respect de la vie privée de l'homme public le titre de gloire distinctif de la presse française, ce qui a conduit au plus grand escamotage journalistique du dernier quart de

siècle, l'occultation de l'affaire «Mazarine», a été médité. La vie privée n'est plus un tabou désormais si elle se retrouve à l'origine d'un scandale d'Etat.

Le livre de Carton en reste au folklore d'un certain journalisme français qui n'est pas tout le journalisme français. Du coup, il flirte avec une certaine démagogie tendance. Celle qui consiste à «se situer délibérément du côté de cette France d'en bas sans cesse manipulée et qui n'a pas le droit de savoir ce qui se chuchote off», quand journalistes et politiques, eux, auraient scellé un «pacte qui unit la France d'en haut». Un simplisme dérangeant qui rétrécit le propos de l'auteur. Car le vrai problème n'est pas que certains folliculaires aient une si piètre conception de leur métier qu'ils croient judicieux d'épouser les intérêts de tel ou tel. Ceux-là restent l'exception. La vraie question, c'est la transformation du paysage médiatique français. Qui rend celui-ci de moins en moins divers. Où la mode bientôt va être à une presse entièrement soumise, sans enquêtes et même sans journalistes, ou si peu. Cette paupérisation, ajoutée à la tradition française encore vivace d'un journalisme de révérence, est une vraie catastrophe démocratique en puissance. De cela, Carton, malheureusement, ne parle pas ●

JEAN-MICHEL THÉNARD